N° 1

Janvier 1897

9

Amour et Liberté!

L'Humanité Intégrale

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS, 20, Avenue Trudaine

e Numéro: 40 CENTIMES

L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : 5 francs (Prix unique)

2e ANNÉE. — N° 1 | SOMMAIRE | JANVIER 1897

QUELQUES MOTS

Ainsi que nous l'avons déjà annoncé, *L'Humanité intégrale*, au lieu de comporter annuellement 12 numéros de 16 pages (soit 192 pages), paraîtra désormais en 10 numéros de 24 pages (soit 240 pages). Nos abonnés seront donc loin d'y perdre, et, en même temps, cette combinaison nous permettra de donner un peu plus d'importance à chaque fascicule. La périodicité d'ailleurs ne sera ralentie que pendant la période estivale (celle généralement où on lit le moins). Les numéros continueront de paraître mensuellement, si ce n'est qu'il y aura un seul fascicule pour Juillet et Août, un seul également pour Septembre et Octobre. Nous espérons ainsi, pendant la période de plus grande activité, réaliser des développements qui nous avaient été impossibles jusqu'ici.

Nous n'avons pas, du reste, à nous plaindre des résultats que nous sommes arrivés à obtenir, même avec nos proportions si restreintes. Nous avons reçu de toutes parts,— non-seulement parmi nos abonnés et nos amis, non-seulement parmi nos confrères les plus directs, mais aussi dans la grande presse, dans le monde des penseurs et des humanitaires, — des encouragements précieux. Nous avons donné une note sur laquelle plus d'un a réfléchi, et que, dans tous les cas à notre connaissance, on a prise au sérieux.

Avant tout, nous attribuons cet effet à la considération que se sont acquise les hommes de science sur les travaux desquels nous aimons à nous appuyer. Pour nous, le point important est de ne pas perdre pied, de sentir toujours le solide sous nos pas; et c'est pourquoi nous devons tant aux savants courageux qui n'ont pas craint d'aborder l'étude positive de ce qu'on appelle encore « l'au-delà ». — Et de même, dans le domaine des conceptions et dans la recherche pratique du progrès, nous ne devons pas non plus perdre pied; nous devons suivre de près les travaux de la philosophie scientifique et ceux de la sociologie

humanitaire. Nous devons partir des résultats de tous les efforts consciencieux et y apporter le contingent des horizons plus étendus dont nous avons entrepris la conquête. Nous n'avons pas à combattre ceux dont la vue nous semble trop courte; nous avons à écarter les obstacles et les ombres qui leur dérobent encore les échappées que nous avons découvertes.

Et ce n'est pas un petit travail que d'accomplir cette trouée, que de réaliser, à pleine lumière, la communication avec les disparus de l'Humanité terrienne. Nous avons à creuser parmi de vieux décombres, nous avons à forer tout un amas de ruines, dont l'éboulement menace les plus intrépides s'ils ne procèdent avec autant de méthode que d'audace. Nous ne pouvons avancer que si nous sommes armés des solides étais de la raison, et nous ne pouvons aboutir que si nous puisons la vaillance à la source de notre cœur, débordant d'amour humanitaire. Ils sont là-bas, tous ceux de l'Humanité disparue, tous ceux que nous ne voyons plus et qui pourtant sont toujours les enfants de la terre, comme nous; ils sont là-bas, ceux que nous sentons ne faire qu'une même Humanité avec nous; ils sont là-bas, derrière ces opacités ténébreuses; et quels efforts d'héroïsme ne voudrions-nous pas accomplir pour opérer notre jonction avec eux! Les drames les plus palpitants ne sont-ils pas ceux où nous assistons à la lutte d'une mère contre le destin, pour retrouver l'enfant dérobé; à la lutte d'un amant pour reconquérir la bien-aimée arrachée à ses bras!

Tel est notre combat contre la mort. En premier lieu se dresse le fantôme terrifiant dont on a obscurci et obstrué la limpidité de ce phénomène. Fantôme fait de superstitions, de concrétions d'idées opprimantes, d'inanes mais désastreuses fantasmagories. Eh bien pourtant, tous ces épouvantails (qui correspondent peut-être à ce que les occultistes appellent les « élémentals »), toutes ces créations fluidiques, en réalité n'ont d'existence objective et perceptible que pour ceux qui sont capables de les craindre. Pour celui qui s'avance à la conquête de l'au-delà avec un esprit libre, une raison droite et un cœur ardent, rien de tout cela n'existe. (Tels des brouillards s'évanouissent au plein jour d'été). — Cette opinion n'est pas de théorie, mais d'expérience.

Un plus sérieux obstacle vient de la résistance des institutions dominatrices théocratiques, et particulièrement de leurs représentants dans l'Humanité survivante. Ceux-ci font une guerre acharnée au travail de la trouée rationnelle. Pour garder le monopole des choses de la mort, dont ils se constituent un instrument d'autorité pour empêcher la solidarité admirable qui résulterait de la conjonction des vivants et des survivants, ils ont recours à une double tactique: avec l'appui de leurs similaires terriens, ils s'opposent d'abord tant qu'ils peuvent à la communication des deux tronçons de l'Humanité; ils terrorisent les consciences pour paralyser l'expérimentation, ils font des *auto-da-fe* des livres initiateurs, ou bien, à travers les laborieuses éclaircies, ils s'évertuent à jeter des éboulements de dures ténèbres. Plus tard, quand le forage de la

science devient, malgré tout, trop inquiétant, quand la communication prochaine semble fatale, c'est alors qu'ils changent de manœuvre; l'oppression et l'obstruction ne suffisent plus; que faire? La clarté va jaillir d'un monde à l'autre; les humains de l'en-deçà et ceux de l'au-delà vont pouvoir se renouer en une même famille, s'entendre pour s'éclairer mutuellement, constituer librement une grande société solidaire. Que faire? Ah! si, à défaut de blocs solides, on pouvait insinuer dans ce passage encore étroit quelques vapeurs bien épaisses, quelques fumées aveuglantes, quelques nuages chargés de couleurs et de formes illusoires, peut-être pourrait-on rebuter les uns, faire dévier ceux-là dans quelque dangereuse crevasse latérale, fasciner les autres par telle ou telle image galvanisatrice de vieux dogmes...

Voilà pourquoi ce n'est point un petit travail que d'accomplir la trouée par laquelle se réalisera pleinement « l'Humanité intégrale ». Il n'importe; on l'achèvera quand même, à la grande confusion des ouvriers de ténèbres. Mais nous faisons appel à tous les libres travailleurs de cette trouée, pour qu'ils se gardent bien des phénomènes embrouillardés, ainsi que des fondrières qui pourraient se rencontrer sous leurs pas s'ils cessaient de marcher droit dans l'axe qu'ils ont eux-mêmes tracé pour l'avancement vers le but. Pas de compromissions avec ce qui n'est pas net; pas de complaisance pour les habiletés séduisantes; pas de sophistication de la limpide vérité par un mélange de notions fausses ou d'idées troubles !

L'esprit libre, la raison droite, le cœur ardent, nous triompherons de tous les obstacles, nous nous garderons des mirages décevants, et nous parviendrons enfin, dans la pleine clarté, à l'autre bout de la trouée, devenue infrangible, où se cimentera la définitive union de l'Humanité intégrale.

LA DIRECTION.

ATHÉISME

Appartenant, si peu soit-il, à la rédaction de l'*Humanité intégrale,* il m'est difficile de ne pas céder au désir de justifier — dussé-je l'aggraver — la part de responsabilité qui m'incombe dans la réputation d'athéisme qui lui est faite.

Je serais bien près de me rendre à l'avis de l'ami di Rienzi qui estime que le mot Dieu se confondant avec l'idée d'insondable, d'inconnaissable, le mieux serait de l'écarter du programme.

Malheureusement, l'écarter impliquant forcément obligation de se mesurer, de se restreindre, l'idée de recherche illimitée m'est, par suite, plus chère encore.

On n'a jamais tort de trop chercher, d'affirmer, de nier. Le tort ne commence que là où fait défaut le sentiment de la plus complète tolérance. Ce n'est, après tout, qu'en creusant, en fouillant les champs de l'inconnu, en montant, en quelque sorte, à l'assaut de l'inaccessible, de l'*impossible*, que l'on peut espérer voir s'ouvrir et s'élargir insensiblement l'incommensurable horizon du *possible*.

Et d'abord, l'épithète d'athée est prise en si mauvaise part que quelques explications atténuantes s'imposent.

Depuis le Dieu biblique, pétrissant de ses deux mains la terre et l'homme, jusqu'au Dieu, dernier né, du « Livre des Esprits », disposant non moins arbitrairement, à son gré et à sa volonté, de la destinée des êtres, la race des dieux compte une telle progéniture qu'il est indispensable, si l'on veut rendre appréciable le mot athée, de sous-entendre le Dieu particulier dont il serait la négation.

Exprimé seul, en effet, ce mot n'est que désobligeant et manque, à la fois, de précision et de signification.

En ce qui me concerne, athée je suis, je ne m'en défends pas, si l'on entend par là témoigner d'incrédulité devant telles divinités anthropomorphes, d'humaine et fanatique invention, qui voilent et bornent l'horizon des âmes. Mais, l'avenir étant réservé, il ne m'en coûte pas de confesser que mon athéisme s'affirme de façon beaucoup moins intransigeante. Il ne m'est pas donné de lire à livre ouvert de l'un à l'autre bout de l'éternité, ni de savoir si le progrès, demain, ne nous apportera pas le mot de l'énigme.

« Dieu... Je ne sais pas », disais-je, il y a quelque huit à dix ans, en écrivant à l'honorable philosophe, de regrettée mémoire, Charles Fauvety. Je ne sais toujours pas. Et, d'ailleurs, parmi les plus fervents déistes eux-mêmes, quel est celui qui voudrait affirmer qu'il croit parce qu'il *sait ?*

Toutefois, et bien qu'il n'appartienne à personne de se dire, avec *connaissance de cause*, ni absolument athée ni parfaitement déiste, ce n'est pas une raison pour se désintéresser de la solution du problème. Le mot Dieu occupe encore une bien trop large place dans les cerveaux et les consciences, et de là, dans les institutions et les mœurs, pour que l'on ne se sente amené, comme malgré soi, à se demander si elle est, cette place, légitimement occupée ou simplement usurpée. En autres termes, il est bien difficile, en attendant de *savoir*, de ne pas, d'ores et déjà, pencher de sympathie pour l'une ou l'autre tendance, affirmative ou négative, de l'idée de divinité.

Vive Dieu! dirais-je volontiers, si, en raison de cet aveu de crédule foi, la pensée devait s'élancer d'un vol plus hardi et plus assuré dans les champs inexplorés de l'idéalité, si elle devait voir plus haut, plus loin et plus grand. Mais non, ce ne sont au contraire, sur tous les points de l'étendue, que défenses et limites sacrées — région réservée, lumière interdite — où heurte l'essor de

son aile. De telle sorte que l'on ne peut être une âme croyante qu'à la condition d'être une âme captive, et de vivre sa destinée en des cieux surbaissés.

Assigner des bornes à l'idéal humain, le comprimer, le rapetisser, le nier dans sa puissance d'expansion illimitée, tant affective qu'intellectuelle, faire de tous les hommes des subordonnés, des agenouillés, alors que la nature les veut égaux, debout et libres, telle est la conséquence obligée de « l'infâme toute-puissance des dieux » — selon la récente et forte parole de Catulle Mendès — faisant échec à l'indépendance de l'homme.

Que l'on veuille donc bien ne pas se montrer surpris de la défection des masses travailleuses pour la croyance en une personnalité d'exceptionnelle essence, dirigeante et omnipotente, en un état de choses céleste, qui ne serait que la projection agrandie, aggravée, de l'état de choses, abhorré, terrestre. Comment ne répugneraient-elles pas, ces masses, de jour en jour plus réfléchies, plus éclairées, à faire leur cause d'une cause à laquelle, précisément, se cramponnent en désespérés tous les dominateurs des peuples, tous les dirigeants d'ici-bas, et de tous ordres, piliers de trônes et piliers d'églises, qui ne cessèrent et ne se lassèrent, de générations en générations, d'être des loups pour elles.

Sauvons nous nous-mêmes!... Tel est le cri libérateur qui se dégage d'heure en heure plus distinct, plus vibrant, de tous les cœurs meurtris, de tous les naufragés de la vie; et telle est aussi l'expression symbolique de cette fleur nouvelle, jaillie de l'engrais fertile des séculaires et fanatiques oppressions, qui a nom fleur d'athéisme. Qu'elle ajoute à son éclat naissant le parfum d'immortalité, qu'elle se colore de la preuve certaine de la surexistence de l'être et de ses impérissables acquis, qu'elle veuille enfin signifier aide inlassable et solidaire, reliant, indistinctement, indissolublement, du premier au dernier, du meilleur au pire, non-seulement tous les vivants entre eux, tous les morts entre eux, mais les morts eux-mêmes aux vivants; et que l'on ose dire — ce degré de croissance et de beauté étant d'ailleurs déjà réalisé — qu'une telle fleur d'athéisme ne dépasse en idéale suavité, en inépuisables joies grandissantes et réconfortantes espérances, telles autres fleurs méphitiques de malédictions vengeresses, de promesses menteuses et d'égoïste béatitude, cultivées et accaparées par cette autre sorte de vaste association maçonnique — à rebours — « travaillant » sous l'égide et triangle emblématique de l'éteignoir, du glaive et du goupillon.

Tout cela, objectera-t-on, sans doute, ne nous dit pas encore qui créa les mondes... Ici, nulles données certaines, ni parmi les hommes de foi ni parmi les hommes de science, ne s'étant fait jour encore, et par là-même, étant permises et libres toutes les hypothèses, je ne dis pas, une prochaine fois, à l'aide de matériaux immortalistes, de ne pas tenter quelque ébauche de vues

personnelles. Ne pouvant, toutefois, m'illusionner sur l'importance capitale du sujet et l'exiguité des ressources dont je dispose, je ne puis que réclamer dès maintenant, et par avance, la pleine indulgence et bienveillance du lecteur.

MARIUS GEORGE.

En raison de l'abondance des matières, l'article annoncé sur Syn'théon' et le Synthéisme, par J.-Camille Chaigneau, ne pourra paraître que dans le prochain numéro.

LA TERRE

ÉVOLUTION DE LA VIE A SA SURFACE — SON PASSÉ, SON PRÉSENT, SON AVENIR

Par Emmanuel Vauchez (1)

Il est des œuvres qui, tout en ne faisant plus partie, à la lettre, des « vient de paraître », n'en sont pas moins de permanente actualité. Il ne nous a pas été donné de parler de *La Terre* dès la première heure, vu que notre publication n'existait pas encore ; et nous sommes presque tentés de nous en réjouir, car nous trouvons ainsi l'occasion, après quelques ans écoulés, de constater et d'attester la persistante et virile jeunesse de ce travail considérable, qui est un réel monument. A ceux particulièrement qui se livrent aux études immortalistes, il est bon de remémorer la saine méthode, la méthode ascendante et progressive, dont s'est inspiré M. Vauchez. Nul, mieux que ce vaillant champion de l'enseignement populaire et de la libre pensée, ne pouvait être pénétré de la nécessité d'une base scientifique solide pour orienter indéfectiblement vers le progrès les explorations nouvelles de la survie. Nous reviendrons sur cette œuvre. Mais, nous y voyant autorisés, nous préférons d'abord rappeler l'éloquent article que lui consacra l'illustre astronome philosophe, M. Camille Flammarion.

Voici une œuvre qui sort assurément de l'ordre ordinaire des publications que chaque jour notre époque si féconde voit naître — et souvent mourir. L'auteur, préparé de longue date à ces laborieuses études, a voulu exposer en une vaste synthèse les connaissances actuelles de l'esprit humain sur la terre et ses habitants. Quelle est l'origine de la planète et quelle est sa destinée ? D'où vient-elle et où va-t-elle ? Qu'est-ce que la vie ? Comment a-t-elle commencé ? Quelles phases son évolution séculaire a-t-elle parcourues ? Quelle fut la genèse de l'homme ? Quelle sont les lois du développement de l'histoire humaine ? Voilà les grands problèmes que M. Vauchez n'a pas craint d'aborder franchement et hardiment dans la première partie de son ouvrage, pour les développer dans la seconde partie en une série de dis-

---

2 volumes in-8°, illustrés de 66 gravures dans le texte et d'un tableau en couleur, chez Reinwald et Cie, éditeurs, 15, rue des Saint-Pères, Paris.

cussions philosophiques qui les éclairent d'une lumière nouvelle et complètent excellemment cette vaste synthèse.

La loi du progrès se manifeste avec évidence depuis le chaos primordial, depuis la nébuleuse solaire, depuis les premières combinaisons d'atomes, depuis la formation de la première cellule verte et le protoplasma des êtres rudimentaires qui commence la généalogie de la vie terrestre, jusqu'à l'apparition de l'homme paléolithique et jusqu'aux développements intellectuels de l'humanité moderne. Cette manifestation si évidente de la loi du progrès fait, à elle seule, du livre de M. Vauchez, une œuvre d'une haute valeur sociale. L'homme est destiné à s'élever sans cesse, à progresser toujours et ceux qui ont retardé ou cherchent encore à retarder l'affranchissement de la pensée humaine ressemblent à ces monstruosités de la nature qui n'ont aucune action réelle sur le cours des choses. L'historien les stigmatise, mais rien au monde ne peut empêcher le fleuve de couler, l'évolution de s'accomplir. Celui qui croit opposer un barrage est renversé le premier.

L'auteur est essentiellement spiritualiste. Tout en basant son œuvre sur les données de l'astronomie, de la géologie, de la paléontologie, de l'histoire naturelle, de la physique et de la chimie, c'est-à-dire sur les sciences positives par excellence, tout en préconisant notamment le rôle capital que l'électricité paraît jouer dans l'ordre cosmique et même dans l'essence de la vie, il proclame l'indestructibilité des âmes et, de plus, une solidarité permanente entre le monde visible et le monde invisible, et considère les doctrines spirites du XIX[e] siècle comme continuant les traditions de l'antique métempsycose, interrompues par l'influence du christianisme.

Ce point de vue philosophique a conduit le savant écrivain à faire une sorte de revue historique des religions depuis le paganisme, le jéhovisme, le christianisme et ses diverses manifestations catholiques et protestantes, depuis les religions sans Dieu elles-mêmes, jusqu'à « l'idée nouvelle » sur laquelle nous demandons la permission de nous arrêter un instant.

« Les religions, écrit l'auteur, sont en pleine décadence. Le scepticisme a pénétré dans les temples et atteint les prêtres eux-mêmes. Où sont les jours de sereine et forte croyance ?

L'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles.

« L'humanité va-t-elle se condamner à la vie positive, terre à terre, sans idéal ? Ne cherchera-t-elle plus à sonder le mystère de la destinée ? Regardera-t-elle sans émotion, le ciel étoilé, l'infini impénétrable ? Est-il venu le temps prédit par le poète où :

Le juste opposera le dédain à l'absence,
Et ne répondra plus que par un froid silence,
Au silence éternel de la divinité.

« Il nous est impossible de croire que la poésie des idées, la délicatesse des espérances sont destinées à périr dans cette période glaciaire du positivisme.

« La religion du passé est morte, mais la science n'a pas dit son dernier mot : et la science, qui peut le nier, a sa grandeur et sa foi.

« La religion de l'avenir, tout en dédaignant les prodiges, cherchera, elle aussi, avec une ardeur inquiète, la solution du problème de la destinée, le mot de l'énigme de l'existence.

« Toutes les religions se sont proposé de répondre à ces interrogations : D'où venons-nous ? Pourquoi sommes-nous ici ? Où allons-nous ?

« Nous croyons avoir établi, ajoute M. Vauchez, que l'existence actuelle est la continuation d'une existence antérieure. Tous ceux qui vivent ont vécu : tous ceux qui ont vécu revivront. D'ou il suit qu'entre la fin de la vie actuelle et le commencement de l'existence future, il peut s'écouler un temps où les âmes attendent leur heure de résurrection, flottantes dans l'espace, impalpables, inaccessibles à nos procédés investigateurs, mais pouvant manifester leur puissance par une action intellectuelle ou matérielle.

« L'histoire est remplie de ces révélations de l'au-delà. Les niera-t-on ? Retranchera-t-on du livre de la vérité non-seulement les récits d'apparition racontés dans tous les livres religieux du monde, mais encore des événements d'une sublimité auguste comme ceux qui se rencontrent, par exemple, dans l'histoire de saint Paul ou de Jeanne d'Arc ?

« Certes, il faut user de circonspection avec les prétentions scientifiques et religieuses et ne les admettre que sur bon contrôle et fortes preuves : mais il est insensé de repousser l'inconnu lorsqu'il se présente même avec l'apparence de l'invraisemblable, car si le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, souvent l'invraisemblable peut être vrai : tels le téléphone, le phonographe, la suggestion, sont là pour le prouver.

« La nouvelle religion aura donc un caractère entièrement scientifique. Elle fera la guerre aux légendes, aux miracles apocryphes, aux supercheries de toutes sortes. Mais elle ne repoussera *à priori*, aucune affirmation, aucun fait. Elle exercera sur chaque chose et chaque homme les droits stricts et absolus du libre examen

« De même qu'elle ne sera inféodée à aucune secte, dépendante d'aucune tradition nationale ou locale, de même elle ne se liera à aucune morale dogmatique ni sacerdotale.

« La thèse de la morale indépendante peut être acceptée au nom de l'idée nouvelle, seulement il est indispensable de définir avec exactitude la valeur de ce terme : morale indépendante. Il signifie simplement que l'idée morale ne dépend ni du Bouddha, ni de Moïse, ni de Mahomet, ni de Jésus, et qu'il n'est pas nécessaire, pour devenir un honnête homme, et rester dans

la droite ligne, d'avoir ou reçu l'eau du baptême, ou subi le sécateur du rabbin.

« La morale est plus vaste que les cathédrales, plus haute que les mosquées, plus large que les synagogues. Elle procède de la conscience humaine, chaque être en porte l'embryon dans son cœur.

« L'homme est mis en ce monde pour se perfectionner, s'améliorer, grandir. L'enfer consiste à garder en soi les germes de décadence et d'infamie, qui dégradent ; le ciel est de monter vers les hauteurs de la justice et de la vérité par l'élan des nobles pensées et l'essor des purs sentiments.

« Les dernières découvertes de la science, très grosses de conséquences philosophiques et physiologiques, nous permettent d'entrevoir le moment où l'on pourra faire émerger à la lumière les corps subtils qui échappent à nos regards, et décrire avec netteté l'influence précise qu'ils ont sur les corps visibles.

« Cette science nouvelle semble avoir été pressentie par l'antiquité païenne. Non-seulement, comme nous l'avons déjà dit, elle consacrait des autels et des statues aux divinités populaires et cataloguées, mais encore elle faisait placer sur certaines places publiques une effigie, avec cette inscription : *au Dieu inconnu*. Le Dieu inconnu, c'est la science de demain, l'effort d'aujourd'hui, la lumière faible, vacillante encore, entourée de brumes, mais qui deviendra le soleil resplendissant. »

Ces idées philosophiques, dont on peut discuter les bases, mais dont on ne saurait contester l'élévation et la grandeur, résument bien le caractère de l'œuvre de M. Vauchez. Après avoir passé en revue le monde physique, l'univers visible depuis la formation du système solaire et la naissance de la terre jusqu'à l'état actuel des sociétés humaines, il examine et discute les doctrines religieuses à travers les âges et dans cet univers invisible, dans le culte des morts, dans les aspirations vers le bien, dans les méditations et les évocations, il lui semble retrouver, comme dans l'antique labyrinthe, le fil d'Ariane, qui réunit toutes les croyances : ce fil c'est le sentiment d'une communication avec les disparus. Nous trouvons même, au chapitre des fluides, des exemples de manifestations télépathiques fort remarquables et des spécimens de dessins incontestablement très beaux, faits par un médium, forgeron à Marseille, et qui vraiment vous transportent aux fresques de Raphaël. Ces problèmes psychiques, anciens et modernes, sont exposés sans parti pris, comme base d'une science future.

En résumé, de l'ensemble de cette vaste étude sur la terre et ses habitants, l'auteur conclut que la destinée des êtres est une perfectibilité perpétuelle, que les âmes survivent aux corps, celles des animaux aussi bien que les nôtres, et progressent d'incarnation en incarnation, qu'elles ne sont pas immatérielles, quoique invisibles, qu'un lien mystérieux unit entre eux le monde invisible et le monde visible, et que tout s'élève dans une lente et graduelle ascension vers le Dieu inconnu et inconnaissable.

C'est là, nous le répétons, une belle et éloquente synthèse, qui sera appréciée de tous les esprits délicats et indépendants. Si elle avait été publiée il y a trois siècles, l'auteur aurait été assez vite conduit au bûcher en compagnie de Giordano Bruno et de Vanini. On sait d'ailleurs que Vauchez a été l'un des fondateurs de la Ligue de l'Enseignement avec Jean Macé et le signataire de cet article, il y a de cela plus d'un quart de siècle, et que l'infatigable activité qu'il a mise à cette fondation aurait suffi, elle aussi, pour le rejeter loin du giron de l'église conservatrice et bien pensante.

Estimons-nous heureux d'être de quelques siècles plus jeunes. Ce progrès dans les idées et dans le sentiment de la liberté de conscience est encore une preuve de la vérité de la thèse soutenue dans ce livre : l'ascension de la pensée humaine dans la lumière.

CAMILLE FLAMMARION.

UNE MÉLODIE POSTHUME D'OFFENBACH

Notre vénérée et vaillante amie, Mme Noeggerath, dont toute la vie se partagea entre de libres études spirites et les plus nobles causes humanitaires, a bien voulu nous communiquer la très curieuse relation suivante, accompagnée de la page musicale que nous publions également, afin que nos lecteurs puissent se faire une idée plus complète du phénomène. Désireux de ne déflorer nullement l'intérêt de son récit, nous renvoyons tout commentaire à la note qui le suivra, et nous nous empressons de lui laisser la parole.

Le mois dernier, un neveu d'Offenbach, M. J. R...., professeur de musique en Allemagne, me fut présenté. Il désirait profiter de son séjour à Paris pour étudier les phénomènes spirites à l'aide de médiums. Je lui exprimai mon regret de ne pouvoir lui indiquer dans ce moment aucun de ces précieux intermédiaires entre les habitants de l'espace et les habitants de la terre. « Toutefois, lui dis-je, tout en causant mettons tous deux les mains sur la table (une petite table ronde à trois pieds); peut-être quelque invisible ami sera-t-il attiré par notre conversation. » En effet, l'un de nos inspirateurs habituels vint faire fête à M. R.... Il lui prédit la médiumnité d'écrivain, s'il voulait s'y prêter, et nous affirma qu'il y avait parfaite harmonie de fluides entre nous. Puis il ajouta:

— Votre oncle Offenbach est là.

L'entretien entre l'oncle et le neveu fut très affectueux.

— Mon cher oncle, aimes-tu toujours la musique? Que fais-tu maintenant? Joues-tu encore du violoncelle?

— Je joue de l'instruction *(sic)* qui fait l'Harmonie.

(Je crois inutile d'expliquer que cet entretien avait lieu à l'aide des coups frappés par l'un des pieds de la table, et suivant l'alphabet conventionnel : un coup pour *a*, deux coups pour *b*, trois coups pour *c*, quatre coups pour *d*, etc.;

et, d'autre part, un coup pour *oui*, deux coups pour *non*, trois coups pour un *oui* très accentué).

— Pourrais-tu nous composer une mélodie qui fût réellement de toi?

— Oui, oui

— Bémols ou dièses? Ton majeur ou mineur?

— Quatre dièses. Ton majeur.

Et aussitôt des notes (c'est-à-dire, en notation allemande, des lettres) furent dictées vivement, sans hésitation, sans correction, de la manière suivante. Nous avions les mains sur la table. M. R.... appelait les notes l'une après l'autre, en allemand, et la table frappait où il fallait s'arrêter. Ces notes, au nombre de 16, les voici dans l'ordre où elles furent obtenues:

h, **a**, **c** (is), **d** (is), **e**, **h**, **g** (is), **a**, **f** (is), **g** (is), **e**, **a**, **h**, **a**, **e**, **g** (is)

(La note allemande **c** correspond à notre *do*, **d** à *ré*, **e** à *mi*, **f** à *fa*, **g** à *sol*, **a** à *la*, **h** à *si*. — La terminaison *is* indique les dièses).

La dictée des notes terminées, M. R...., demanda:

— Quelle est la mesure?

— Six-huit.

Après ces renseignements distinctement donnés, toujours par coups frappés, la table, qui ne cessait d'être animée d'une force intérieure, nous entraîna rapidement vers le piano. M. R.... partagea les mesures en six-huit, donna aux notes leur valeur, toujours avec l'assentiment de son oncle, et *découvrit* une jolie petite mélodie.

Ajoutons que, pendant ce temps, il gardait une main sur la table, pour l'interroger, et de l'autre écrivait les notes. Même, le mouvement de la table contribua à l'indication du rythme.

Après quoi:

— Cette mélodie est digne d'un titre. Veux-tu nous en donner un?

— Air d'outre-tombe.

— Elle mériterait des paroles, ajoutai-je.

— Prends dans ton recueil de poésies médianimiques obtenues par le médium Marie d'A.... la strophe la mieux appropriée à la mélodie.
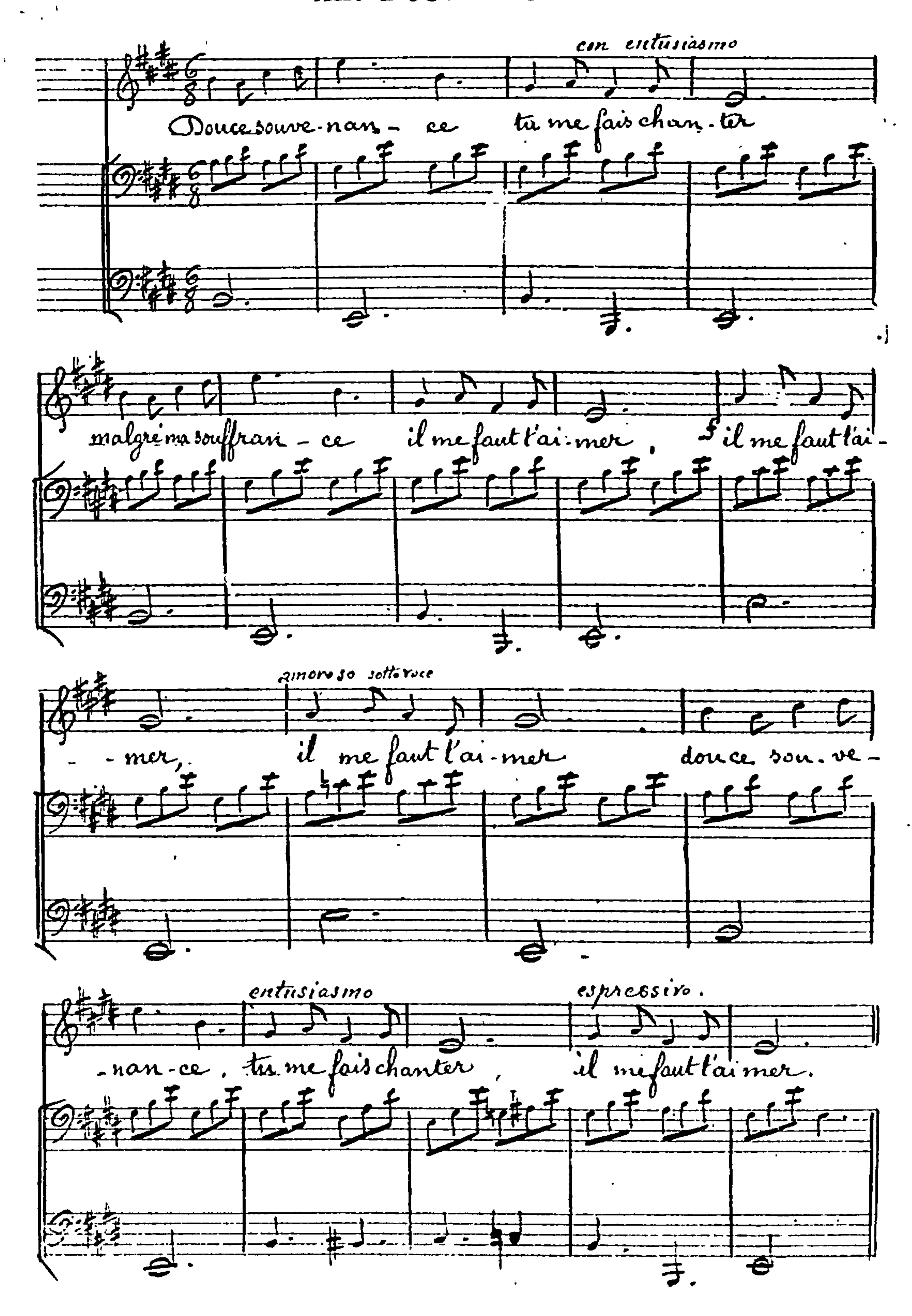
Ce fut bientôt trouvé et approuvé.

Cette poésie est d'un esprit glorifiant le souvenir qui le fait chanter, qui le fait aimer.

M. R.... s'empressa de montrer « L'Air d'outre-tombe » à l'une des filles d'Offenbach. Bien que n'étant point spirite, elle reconnut en conscience la facture de son père.

M. R...., compositeur lui-même, suivant son sentiment musical, avait arrangé la répétition des mesures données, en y ajoutant l'accompagnement.— (Voir la page de musique ci-après).

AIR D'OUTRE-TOMBE



Affriandé par un succès obtenu si rapidement, M. R.... sollicita une seconde mélodie en faisant diverses conditions. La table se mit en mouvement et indiqua bon nombre de notes.

M. R... s'assit triomphalement au piano; mais quelle fut sa déception! Nous n'avions obtenu qu'un affreux charivari, une agglomération de notes qui devaient se trouver fort étonnées d'être les unes à côté des autres. Aucun parti à en tirer.

A quoi attribuer cet échec? Est-ce aux conditions difficiles imposées par M. R....?

Pour moi, j'imagine que cette leçon nous fut donnée comme preuve que les habitants de l'au-delà ne veulent ou ne peuvent point toujours répondre à nos désirs. Souvent aussi, leurs fluides étant brisés, ou épuisés, après leur tâche remplie, ils doivent quitter la place, un esprit moqueur alors leur succède. — D'ailleurs, tout n'est pas peine perdue, dans un pareil résultat négatif. N'est-ce pas la meilleure preuve que le phénomène antérieur, qui nous donna une très nette mélodie, ne saurait être attribué à la transmission de pensée (Animisme d'Aksakof)?

Quant à celui-ci (je parle du phénomène relatif à l' « Air d'outre-tombe »), il m'a tellement charmée que j'ai tout de suite songé à en faire le récit pour l'offrir aux lecteurs de *l'Humanité intégrale*, dans l'espérance qu'il pourrait aussi leur plaire et les intéresser.

RUFINA NOEGGERATH.

N. D. L. R. — Après avoir remercié Mme Noeggerath d'avoir bien voulu écrire pour nos lecteurs la très intéressante relation qu'on vient de lire, nous nous sommes permis de lui adresser quelques questions et de lui demander quelques renseignements complémentaires. Avec sa grande bienveillance, elle nous excusera de mettre un peu à contribution le souvenir de cet entretien.

— Quel dommage, lui disons-nous d'abord, que vous n'ayez pu désigner M. R.... que par une simple initiale!

— Je le regrette aussi, car son nom est celui d'un professeur estimé en Allemagne; mais nous devons respecter les raisons qui ne lui permettent pas de se mettre davantage en avant dans cette circonstance. D'ailleurs, ne vous en inquiétez point; je suis là et je réponds pour deux.

— Cet appui que vous lui prêtez ainsi lui fait le plus grand honneur, car il prouve qu'il a su vous inspirer une entière confiance.

— Et une confiance méritée, je crois pouvoir le dire. Je l'ai bien observé, et jamais je n'ai vu d'homme plus scrupuleux. Avec cela, un expérimentateur d'un esprit très critique, très difficile sur les conditions de l'expérience. Au point que... mais ce sera pour tout à l'heure. N'avez-vous pas auparavant quelque question à m'adresser?

— Oui, d'abord sur l'identité d'Offenbach. C'est là un point toujours bien délicat. M. R.... avait-il quelque sérieux motif de ne pas mettre en doute cette identité?

— Vous avez vu dans mon récit qu'il est question d'un entretien très affectueux entre l'oncle et le neveu. Cette conversation était d'un ordre un peu trop intime pour être reproduite, et c'est dommage sous un certain rapport, parce que cette intimité même contenait les raisons qui portaient M. R. .. à être bien convaincu de la réelle présence de son oncle. D'ailleurs, pour ceux qui ont acquis la notion de la survivance et de la communication avec les désincarnés, quoi de plus naturel, en la circonstance, que cette manifestation d'Offenbach? Comme neveu, et comme musicien, M. R.... réalisait doublement les conditions capables de l'attirer.

— A propos de la conversation que vous venez de rappeler, et que notre curiosité regrette en effet de ne connaître que par quelques mots, pourriez-vous nous dire ce que signifie, d'après vous, cette réponse: « Je joue de l'instruction qui fait l'Harmonie »? Ne craignez-vous pas que cette phrase ne soit un peu obscure pour le lecteur? Quant au mot « instruction », qui arrive si bizarrement alors qu'on s'attend plutôt au mot « instrument », ne faut-il pas y voir une sorte de déviation, dont la cause resterait à déterminer.

— Je ne crois pas. Après l'obtention des six premières lettres « instru .. », nous avons en effet pensé tout de suite à « instrument », et nous avons demandé si c'était ce mot. — « Non, non », répliqua aussitôt la table, et le mot « instruction » fut terminé très nettement. Certains invisibles aiment fort employer des expressions qui contredisent notre tendance à deviner les mots entiers d'après leurs premières lettres; sans doute, veulent-ils nous mieux montrer par là que c'est bien leur pensée, indépendante de la nôtre, qui influence la table et se communique. Quant à la signification de cette phrase, voici ce que je comprends: « Je fais vibrer les connaissances nouvelles auxquelles je participe, pour concourir à l'harmonie des âmes. » (Je prends ce dernier terme dans son sens le plus large, sans mysticisme). A mon avis donc, il ne s'agit plus seulement ici de la musique des sons; il y a transposition du mot « Harmonie », suivant un sens supérieur.

— Maintenant, pour en revenir au sujet principal (en mettant à part le phénomène qui est extrêmement curieux par la manière dont il s'est produit), ne trouvez-vous pas que la mélodie obtenue est un peu simple?

— Ne voudriez-vous point qu'on vous dictât une symphonie ou tout un opéra, par le pied d'une table? Le musicien d'outre-tombe a voulu seulement attester, je suppose, qu'on pouvait communiquer une pensée musicale par ce procédé rudimentaire, mais très probant, et il ne s'est pas embarrassé de complications qui auraient pu compromettre la réussite. Il a donné un petit motif qui, en effet, est excessivement simple; mais je vous assure néanmoins que ces

quelques notes, interprétées avec âme, et multipliées, pour ainsi dire, par les divers nuancements que suggère la poésie appropriée, peuvent devenir d'une émotion intense dans la voix d'un véritable artiste. Pour une mélodie de pied de table, c'est déjà bien joli.

— Oui, mais les nuances dont vous parlez, il a fallu que le musicien les ajoutât, ainsi que l'accompagnement.

— J'ai raconté le phénomène très scrupuleusement. Chacun peut donc l'analyser à son aise. Si je vous ai communiqué la page de musique, telle que M. R.... l'a définitivement arrangée, c'est parce que j'ai pensé qu'il serait intéressant pour vos lecteurs de constater entièrement le parti qu'on avait pu tirer du phénomène; mais c'est, avant tout, la relation du fait qu'il importe de consulter. Et, pour vous rendre bien compte de la valeur de celui-ci, relisez le récit de l'insuccès qui lui sert, pour ainsi dire, de repoussoir. Vous verrez qu'il ne suffit pas d'être musicien pour tirer parti de notes quelconques; il faut, avant tout, avoir à sa disposition un assemblage de notes capables d'aboutir à une combinaison musicale.

— Et... ce sont les deux seuls essais que M. R..... ait faits avec vous?

— Vous me rappelez là ce que j'allais vous dire il y a un instant. J'y arrive... mais surtout n'en parlez pas.

— Ne craignez rien. Si nous en disons quelque mot, nous assumons toute l'indiscrétion sur nous.

— Nous n'avons pas eu qu'Offenbach; nous avons eu aussi un esprit qui s'est donné comme Wagner et qui, ma foi, par toutes les particularités de sa manifestation, semblait parfaitement authentique. Or, M. R... est tout l'opposé d'un wagnérien, et si je voulais vous redire leurs discussions, je serais obligée d'employer des expressions très vives. Néanmoins, comme on ne saurait refuser son concours à un désincarné, malgré de violentes divergences d'école, M. R... voulut bien, à la demande de celui-ci, écrire une série de notes que dicta le pied de la table. Puis il se mit au piano, et, toujours la table aidant, il partagea les notes en mesures et entreprit l'accompagnement. Ce fut plus laborieux que pour l' « Air d'outre-tombe », mais il y arrivait quand même. Malheureusement, les notes étaient nombreuses et ce travail l'impatientait, d'autant qu'il était pressé par le temps. Il s'arrêta donc en chemin, et pour combiner un arrêt, il dut modifier quelques notes, d'ailleurs avec l'assentiment de l'esprit. Ce fragment, tout incomplet qu'il soit, est des plus curieux; quelques personnes le trouvent même beaucoup plus intéressant que la mélodie d'Offenbach, avec laquelle il forme un véritable contraste, étant d'une complexité aussi savante que celle-là est d'une simplicité naïve.

— Mais savez-vous, qu'alors, il y aurait un réel intérêt à reproduire aussi ces quelques mesures, comme résultat comparatif.

— Oui, mais M. R.... ne le voudrait pour rien au monde.

— Parce qu'il n'aime pas Wagner ?

— Moins pour cela que pour un autre motif. Je vous ai dit qu'il était extrêmement scrupuleux. Or, je vous le répète, il y a eu quelques notes de changées parmi celles qu'avait données la table. Le phénomène n'est donc pas entièrement net. Voilà pourquoi il voulait déchirer le papier sur lequel se trouve écrit ce fragment musical; voilà pourquoi, à plus forte raison, il n'aimerait pas le voir publier.

— Ce scrupule est tout en faveur de M. R.... Mais, pourtant, si l'on indiquait quelles sont les notes qui ont été changées, on pourrait profiter d'un document curieux, sans s'exposer à la moindre inexactitude... Quoi qu'il en soit, nous vous remercions de nous avoir raconté ce fait, car pas plus que nous ils n'ont eu le plaisir de se rencontrer avec M. R...., et ils seront certainement très heureux de faire sa connaissance jusque dans l'intimité de cette petite expérience incomplète — qui, d'après votre impression, paraît offrir d'autant plus de saveur et de garantie qu'elle était loin de viser à la publicité.

— Dites-en donc quelques mots, si vous le jugez bon ; mais soyez d'autant plus strictement exact que M. R... lui même se montre peu satisfait du résultat de ce dernier phénomène.— Et, maintenant, puisque vous semblez disposé à faire suivre mon récit d'un écho de notre conversation, ne croyez-vous pas qu'il y aurait lieu de rappeler, en la circonstance, l'attestation de Victor Hugo relative à des faits analogues ?

— Vous voulez parler de l'article de M. Beaugeard dans *Le Gaulois* du 26 Novembre dernier ?

— Précisément. On y lit que, d'après le « Journal de l'Exil » de sa fille Mlle Adèle Hugo, le poète aurait tracé sur le manuscrit de *La Légende des Siècles* une note qui commence ainsi : « Continuation d'un phénomène étrange, « auquel j'ai assisté plusieurs fois, c'est le phénomène du trépied antique. Une « table à trois pieds dicte des vers par des frappements, et des strophes sortent « de l'ombre. Il va sans dire que je n'ai jamais mêlé à mes vers un seul de ces « vers venus du mystère ; je les ai toujours religieusement laissés à l'Inconnu « qui en est l'unique auteur... »

— Ce que Victor Hugo appelle mystère n'est pour nous qu'un prolongement de l'Humanité ; mais il n'importe. Voilà qui en effet vous est d'un puissant appui. Nous avions à faire mention de ce texte dans *L'Humanité Intégrale.* Il ne saurait venir plus à-propos qu'à la suite de votre article, et vous avez certainement raison de désirer qu'il serve de mot de la fin à notre conversation. On ne pourrait rien citer qui donnât mieux à réfléchir.

Tels sont les points principaux de notre entretien avec l'auteur de la curieuse relation publiée ci-dessus. Dans le cas où, de leur côté, nos lecteurs auraient quelque nouvel éclaircissement à demander, nous nous empresserions d'en faire part à Madame Noeggerath.

LECTURES

Un cas de dématérialisation partielle (A. Aksakof). — *Une interview de M. de Rochas.* — *Nouvelles esotériques* (Mme Ernest Bosc). — *Lettres de l'Esprit Salem-Hermès* (Hab Lucie Grange).— Etc.— *Un article de «l'Eclair»* (Eusapia Paladino chez M. Sully-Prudhomme).

Un livre de M. Aksakof est toujours un travail précieux; car non-seulement le célèbre expérimentateur nous apporte des faits passés au crible du contrôle le plus sagace; mais encore, en véritable homme de science, il sait les mettre en œuvre au profit des notions générales et il s'attache à dégager les lois qu'ils comportent.

A ces derniers titres, rien de plus instructif que l'ouvrage paru dernièrement, en traduction française, à la Librairie de l'Art indépendant (1), sous ce titre: *Un cas de dématérialisation partielle du corps d'un médium.* Il s'agit des phénomènes si remarquables, dits de matérialisation. Pour M. Aksakof, à chaque degré de matérialisation correspond, du moins en règle générale, un degré correspondant de dématérialisation du médium. Cette sorte de loi résulte tout particulièrement des faits qu'il a observés avec le médium Mme d'Espérance. Pour plus de clarté, il commence par établir trois points de repère progressifs dans le processus de la matérialisation: 1° nous avons la *matérialisation invisible* (mouvements d'objets, sensations d'attouchements; « la photographie transcendantale fournit la preuve de l'existence éphémère de formes réelles, objectives, que nous ne pouvons comprendre que par l'hypothèse d'une matérialisation commençante, encore invisible à nos yeux »); 2° nous avons le phénomène bien connu *de la matérialisation visible et tangible, mais seulement partielle et incomplète* (apparition de mains, de têtes, de bustes, etc.); 3° au troisième degré, nous avons *la matérialisation complète*, « c'est-à-dire celle d'une figure humaine visible et tangible complète, qui pour l'œil ne diffère en rien d'un corps humain vivant ».

Cela dit, voici à quelles conclusions est arrivé M. Aksakof, d'après ses expériences, particulièrement avec Mme d'Espérance:

« En résumé, et en gardant constamment présente la thèse *que toute matérialisation nécessite une dématérialisation correspondante du médium*, l'échelle complète des divers phénomènes de matérialisation se présenterait de la manière suivante:

« 1° *La matérialisation invisible primordiale* correspond à une *dématérialisation minima et invisible* du médium, qui reste visible;

« 2° *La matérialisation visible, mais partielle, incomplète quant à la forme ou*

---

(1) 11, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris.

l'essence, correspond à une *dématérialisation* également *partielle ou incomplète du médium*, qui est encore visible dans l'ensemble ou en partie;

« 3° *La matérialisation visible et complète* d'une forme humaine correspond à une *dématérialisation maxima ou complète* du médium jusqu'au point où, de son côté, il devient *invisible*.

M. Aksakof admet d'ailleurs que ce principe général n'exclut pas toutes sortes de nuances et de possibilités, suivant les aptitudes spéciales des divers médiums et la composition du cercle, et aussi parce que nous ignorons les limites du développement du phénomène. Il ajoute que ce principe nous expliquerait, jusqu'à un certain point, nombre de faits mystérieux des matérialisations qui paraissent douteux et engendrent le soupçon (alors qu'on a pourtant réalisé les plus strictes conditions de garantie).

La place nous manque malheureusement pour rendre compte des nombreuses expériences qui constituent la substance de ce livre et qui sont la raison d'être des conclusions ci-dessus rapportées. Ce que nous voulons surtout signaler, c'est la qualité de l'effort apporté par M. Aksakof pour faire sortir de plus en plus l'expérimentation spirite du primordial empirisme et lui donner de plus en plus un caractère précis et scientifique où la raison moderne se sente encouragée par la sauvegarde de ses droits.

***

A propos de matérialisations, nous ne pouvons passer sous silence l'interview de M. de Rochas, par M. Adolphe Brisson, dans *le Temps* du 13 Janvier. Il s'agit des expériences dont l'éminent investigateur avait esquissé les conclusions dans le petit article qu'il a bien voulu nous communiquer pour notre numéro de Décembre, et qui a été reproduit dans *l'Eclair*, dans les nombreux journaux auxquels collabore notre ardent et cordial confrère Jean-Bernard, et dans quelques autres quotidiens. De la conversation relatée par M. Brisson, nous citerons ce passage:

« Donc, vous saurez qu'Eusapia est possédée par un certain esprit (entendez-le comme il vous plaira) qui répond au nom de John King. Ce John King est le propre frère de Katie King, qui fut l'esprit familier du docteur Crookes. John King se manifeste lorsque Eusapia est endormie. Et John King n'est pas un mythe. Non-seulement il se révèle par des discours, mais le chevalier Chiaïa a obtenu son image. Il plaça sur la table, où était assise Eusapia, un baquet de terre glaise. Eusapia entra en transe. Et aussitôt après, on aperçut, modelée en creux, dans la glaise, une tête d'homme, la tête de John King.

« Voulez-vous voir ce portrait? me dit M. de Rochas.

« Il me montre une photographie où je distingue, en effet, un visage nettement marqué, qui présente les traits de la race anglo-saxonne, nez et menton volontaires, œil énergique, profondément enfoncé sous l'arcade sourcilière,

John King ressemble à un Ecossais de la garde royale, à un vigoureux gardien de la Tour de Londres... Qu'est-ce au juste que ce John King, dont la physionomie n'est point déplaisante? Faut-il voir en lui, comme certains le prétendent, le « roi des Elémentaires »? Existe-t-il en soi, ou n'existe-t-il que dans le sujet et par le sujet? M. de Rochas n'est pas encore en mesure d'élucider ce problème.

« Le poète Sully-Prudhomme nous dira bientôt ce qu'il en pense. Il vient de soumettre Eusapia à une série d'épreuves minutieuses... »

***

Avec Mme Ernest Bosc (M. A. B.), nous sortons de l'expérimentalisme positif pour aborder les questions de psychisme, de spiritisme, d'occultisme et de théosophie; et cela sous la forme littéraire de petits romans, pleins d'attrait. On ne dirait vraiment pas que l'auteur des *Nouvelles Esotériques* (1) a voulu instruire le lecteur, tout en le captivant, tellement les récits divers qui composent le volume sont d'un style naturel et limpide. A propos de ce livre, nous voudrions bien aborder la question des « élémentals », qui nous laisse encore très perplexe; il nous semble que dans la nouvelle intitulée: « Lysmha et Korrigane » ce mot présente une tout autre signification que dans celle qui porte pour titre: « le Sacrilège ». Dans la première, on peut se demander si l'on n'a pas affaire simplement à une création fluidique, à une sorte d'automate perfectionné, tenant à la fois de l'art statuaire et pictural, du cinématographe, du phonographe et de la torpille; dans l'autre, il s'agit, au contraire, d'une véritable personnalité, et, jusqu'à nouvel ordre, nous ne pouvons comprendre celle-ci que comme un être humain astral ayant perdu le souvenir de sa vie terrienne. Mais la discussion de ces problèmes nous entraînerait trop loin pour aujourd'hui; nous n'avons voulu que poser ce double point d'interrogation.

***

Prochainement, nous parlerons du *Questionnaire théosophique élémentaire*, de M. D. A. Courmes; de *La Mort et l'au-delà*, de Mme Annie Besant, ainsi que du roman scientifique et philosophique de M. van der Naillen: *Dans les Temples de l'Himalaya*.

***

Le livre de Mme Lucie Grange: « *Lettres de l'Esprit Salem-Hermès* » (2), que nous avons déjà annoncé, est de ceux qui demanderaient toute une étude pour en approfondir l'essence et en scruter la genèse. L'honorée directrice de *la*

(1) Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.
(2) Aux bureaux de *la Lumière*, 97, boulevard Montmorency, Paris.

Lumière est un médium remarquable, très sincère et très brave, et l'œuvre qu'elle nous présente est empreinte d'une réelle grandeur. D'autre part, nous retrouvons dans ces pages tels principes qui nous sont chers : l'aspiration au couple parfait, et, d'une manière plus générale, le principe d'amour. D'où vient donc que, sur d'autres points, nous nous trouvions si éloignés de sa voie? J'y ai beaucoup réfléchi, en m'y appliquant de toute sympathie, et voici ce que je tends à supposer: L'individualité noble et puissante qui lui a communiqué les éléments de son travail est un ancien grand-initié, un chef spirituel, et il a conservé ce caractère; c'est encore un peu avec son regard d'autrefois qu'il envisage les faits actuels et qu'il les apprécie, c'est avec une mentalité de temps antérieurs qu'il conçoit et ébauche dans l'astral, assisté de nombreux disciples, un plan de direction pour les temps futurs. Ceci étant, son action est-elle concordante avec l'ensemble des symptômes de progrès qui se dégagent de toutes parts dans le génie collectif de l'Humanité? Fait-elle corps avec la poussée évolutive de l'Humanité grandissante? Voilà ce qui n'apparaît pas suffisamment. Salem-Hermès prêche l'amour, mais avec des paroles d'autorité. Or, si l'on peut dire « non bis in idem », et si, comme je le crois, l'amour est la forme épanouie de l'unité,— de même que l'autorité en fut la forme primitive, — prêcher l'amour doit avoir pour conséquence d'éliminer l'autorité, et de préconiser — comme complémentaire de l'Amour — la Liberté.

C'est là une observation qui pourrait concerner le mysticisme en général. C'est là ce qui explique l'impression de trouble et de manque d'air que les fils de la Révolution éprouvent en se plongeant dans les œuvres où l'élément liberté ne complète pas, à degré égal, l'élément amour.

Mme Grange n'admettra certainement pas ce point de vue; mais elle a trop de grandeur d'esprit pour n'en pas excuser la sincérité; elle est trop brave pour ne pas dire elle-même que toute opinion pensée doit être exprimée.

D'aillleurs, en dehors des méthodes et des voies, il faut ajouter non moins sincèrement que, si la beauté d'un livre est d'être logique avec lui-même et harmonique en soi, le grand souffle de celui-ci lui constitue une haute valeur intrinsèque et une imposante beauté.

J.-Camille Chaigneau.

Dans les prochains numéros, en outre des ouvrages déjà mentionnés antérieurement, nous aurons à parler des suivants: *la Terre*, par Emmanuel Vauchez; *le Médium D. D. Home*, par Louis Gardy; *l'Art d'être heureux*, poésies, par A. Laurent de Faget; *l'Hortillonne*, par Léon Duvauchel; *De la Terre aux Etoiles*, poésies, par Charles Grandmougin; *l'Ile Vierge* (1re partie de *la Légende de Vie*, par Camille Lemonnier; *l'Internationale des Poètes*. par Léon Bazalgette; *Essai sur le Naturisme*, par Maurice Le Blond; *les Origines de la Philosophie réelle*, par Octave Berger; *Au bord du Gouffre*, poésies, par Jean-Paul Clarens, etc.

***

DERNIÈRE HEURE.— Sous la rubrique « l'Actualité », nous lisons dans *l'Eclair*, portant la date du 16 Janvier, l'article suivant, qui complète de la façon la plus intéressante le passage du *Temps* sur lequel nous nous sommes arrêtés plus haut.

EUSAPIA PALADINO EXAMINÉE PAR M. SULLY-PRUDHOMME

(La marchande napolitaine. — Dans la maison d'Auteuil. — Phénomènes stupéfiants. — Ce qu'en pense M. Sully-Prudhomme. — La foi de saint Thomas. — Pour croire, il faut toucher. — Oui, il y a quelque chose).

Tout récemment nous parlions, d'après M. de Rochas, des étonnants phénomènes de médiumnité que produit Eusapia Paladino. Nos lecteurs sont au courant de ces observations déconcertantes, dont la répétition et la persistance ont fini par vaincre, chez tant de nous, le scepticisme le plus intransigeant.

M. Sully-Prudhomme, à qui rien n'est indifférent des phénomènes de l'humanité, a voulu connaître lui aussi quelques-uns de ces faits déroutants. Il a été admis aux expériences que M. de Rochas, avec sa haute et belle conscience, dirigeait.

L'exquis poète des *Vaines Tendresses* a soumis Eusapia Paladino à une épreuve minutieuse.

Hier, nous sommes donc allé rendre visite à M. Sully-Prudhomme pour recueillir de sa bouche le récit des expériences auxquelles il s'est livré. Le Maître, bien qu'un peu souffrant, nous a fait le plus aimable accueil et s'est montré tout disposé à satisfaire notre curiosité.

— Sans douter, nous dit-il, de la bonne foi des quelques savants qui ont expérimenté ce qu'on nomme, peut-être abusivement, le *spiritisme*, je ne pouvais en croire que mes yeux sur une matière si étrange.

Je ne saurais en quelques mots vous raconter mes expériences. Je me borne à vous dire que j'y apportais un scepticisme difficile à vaincre. Quelques personnes sûres et moi, nous avons fait venir à Paris la célèbre Eusapia. Nous étions réunis, à Auteuil, dans une maison dont l'un de nous est propriétaire et qu'il habite entièrement avec sa famille. Les expériences furent faites dans une chambre vide, que nous avons meublée nous-mêmes pour la circonstance. Elle ne contenait que des sièges, un haut tabouret d'architecte, fort lourd, un petit guéridon et une table.

Entre autres phénomènes, je vous signalerai celui-ci: nous étions rangés autour de la table, les pieds et les mains d'Eusapia étant en contact permanent avec les pieds et les mains des voisins. Le tabouret, placé à une distance d'un peu moins d'un mètre d'elle, se dirigea vers moi, me frôla le côté gauche et s'éleva jusqu'à la table, où il vint se jucher.

Autres phénomènes: je sentis ma chaise violemment remuée sous moi comme pour me faire tomber. Je reçus un coup bruyant sur le dos, comme donné à plat par une main. J'eus, à plusieurs reprises, les cheveux tirés.

— Vous croyez à la réalité des phénomènes, vous ne pensez pas avoir pu être le jouet d'une hallucination.

— Je suis moralement certain de la parfaite sincérité des expériences. Mais j'ai hâte d'ajouter que cette certitude ne saurait être qu'*individuelle* et me paraît être incommunicable à autrui. Toute personne qui, s'en rapportant à moi, se croirait dispensée d'expérimenter par elle-même ces phénomènes, pour y croire, me paraîtrait dépourvue de l'esprit scientifique. Du moment qu'une même expérience ne peut être reproduite à volonté, par n'importe qui, dans les mêmes conditions, à mon avis, le phénomène déterminé n'est pas acquis à la science. Toutefois, si tous les savants obtenaient individuellement des résultats sinon identiques du moins semblables, tous pourraient s'accorder sur quelques caractères communs à ces résultats et leur certitude aurait une garantie suffisante, équivalant à la répétition d'une même expérience, faite à volonté dans les mêmes conditions. Mais il s'en faut de beaucoup que les savants se soient concertés à ce sujet.

— Du moins, allez-vous poursuivre vos expériences?

— Oh! je suis bien décidé à ne plus m'occuper de ces études excessivement délicates et très périlleuses. Je tiens à ne donner aucun nom, aucune qualification d'ordre mystique ou même scientifique aux phénomènes que j'ai pu constater.

Je n'en veux tenter aucune explication; toute hypothèse de ma part serait téméraire, et le temps qui me reste à vivre, si long qu'il puisse être, me semble à peine suffisant pour achever les travaux d'un tout autre genre que j'ai entrepris. J'abandonne à des savants spéciaux et exercés la recherche, l'analyse et l'interprétation de ces phénomènes extraordinaires.

J'ajoute, en terminant, que la relation que je viens de vous faire est extrêmement incomplète. »

Sa prudence est un bel exemple de sagesse. La netteté de sa déclaration est un bel exemple de courage. Il en faut en France pour aller à l'encontre des idées reçues. Mais l'admirable philosophe est un de ces dédaigneux qui n'a jamais demandé de caresses qu'à la vérité.

*(Extrait de l'*Eclair*).*

A propos de l'étude consacrée, le mois dernier, aux MYSTÈRES DE CONSTANTINOPLE *et aux* SECRETS D'YILDIZ, *M. Paul de Régla vient de nous adresser une longue lettre qui est un véritable article, du plus haut intérêt, sur la question arménienne et la question ottomane. Pressés par le temps, nous regrettons de ne pouvoir l'insérer dans*

ce numéro; mais nous voulons au moins annoncer, dès aujourd'hui, ces pages sensationnelles, qui paraîtront en Février, et qui se recommandent suffisamment à l'attention par la spéciale compétence de l'auteur.

ÉCHO DES PÉRIODIQUES

Diverses notes n'ont pu passer dans le dernier numéro, faute d'espace. Nous allons reprendre au point où nous avons dû interrompre. Chemin faisant, nous donnerons place aux additions nécessaires.

Dans *Le Magazine International* nous remarquons une étude extrêmement chaleureuse et vibrante de M. Léon Bazalgette sur *La Légende de Vie* de M. Camille Lemonnier ; « Il faut envisager cette œuvre bien moins comme un livre que comme un tableau foisonnant de vie, inondé de lumière et d'air, de souffles et de couleurs, tant cette fresque d'humanité générale dont l'auteur nous permet de pressentir l'ensemble, en nous découvrant la première partie, ruisselle d'idées, de germes et de force... » — Nous recevons le numéro de janvier, où nous sommes attirés par deux beaux articles de M. Bazalgette sur M. Gustave Geffroy et sur M. Léopold Lacour. Nous sommes heureux de retrouver la signature de M. Otto Ackermann, au bas de la traduction d'une étude sociologique fort originale; nous espérons que voici notre sympathique confrère tout à fait revenu à la santé.

L'Isis Moderne, sous la direction d'Alaster, est une élégante publication nouvelle que nous n'avons pu encore que mentionner, sans trouver la place de lui souhaiter la bienvenue. Signalons dans le 1er numéro le commencement d'une curieuse étude de M. Jules Bois « Naundorff, père du Néo-Spiritualisme ».— Dans le n° 2, communication de M. le Dr Baraduc sur ses importantes expériences concernant « l'atmosphère fluidique de l'homme » (avec reproduction d'une inconographie); Le jour des morts, par Alaster ; etc.— Numéro 3 très substantiel : Suite de l'étude de Jules Bois; les Rayons Z (Dr Maurice Adam) ; Le Paradis tel qu'il a été annoncé et décrit par Mohammed dans le Koran (baron de Pommereul) ; etc.

L'Hyperchimie.— Généralités sur la matière-force et l'atome (Hautes considérations théoriques par M. Jollivet-Castelot).— Synthèse d'or, par M. Auguste Strindberg.— Un fait indéniable (Expériences extrêmement intéressantes de M. Tiffereau). Si la matière est une, la transmutation des métaux n'a rien d'impossible. L'intérêt d'un tel problème n'est peut être pas seulement scientifique ; ne serait-il pas aussi d'ordre social ? — Pas reçu de numéro ultérieur.

La Revue Spirite est toujours d'un programme aussi varié qu'abondant. Nous ne pouvons que citer les principaux articles : Un magistrat hermétiste, Jean d'Espagnet (Maxwell) ; Encore la photographie psychique (Edina) ; Origine et nature de la pensée (Daniel) ; Conditions à observer dans les séances (E. d'Espérance) ; Un fait d'apparition (de Kronhelm) ; Le fait et l'idée (Marius Decrespe) ; Un fait télépathique (Horace Pelletier) ; etc. — Dans le numéro de janvier, à propos des *Secrets d'Yildiz*, de M. Paul de Régla, M. Leymarie raconte les émouvantes aventures du magnétiseur parisien M. Duneau, appelé, il y a une vingtaine d'années, à se rendre auprès du sultan Mourad, relégué comme fou au palais de Tchéragan, en franchissant les murailles, en déjouant patrouilles et gardes, au péril de sa vie. — A remarquer aussi (d'après « Le Bulletin de la Société astronomique de France ») les expériences extrêmement curieuses de M. Camille Flammarion au sujet de l'influence des radiations solaires et des diverses couleurs sur la végétation.

Le Lotus Bleu, dans son numéro de 27 Octobre, dont nous n'avons pas eu encore loisir de parler, annonce que M. D. A. Courmes (Dac), capitaine de vaisseau, abandonne prématurément la brillante position qu'il occupait dans la marine et partage désormais la direction de cette Revue en venant se fixer à Paris. Tous ceux qui ont pu apprécier la courtoisie de M. Courmes, se féliciteront d'une circonstance qui leur permettra d'entretenir avec lui des rapports plus directs.— Les deux derniers numéros du *Lotus Bleu* publient la fin de l'étude de Mme Annie Besant, sur le Karma. Parmi les autres articles : Le Dualisme (Amo), Pour l'Occident (Guymiot) ; Les Mystères de la création (M. Decrespe) ; Poésies de M. J.-P. Clarens ; Etudes et Echos théosophiques de MM. le Dr Pascal et D.-A. Courmes ; etc.— Dans le fascicule du 27 Décembre : « Lui-les-deux », poétique vision d'union androgynique (Jacques Brieu) ; nous nous permettrons pourtant une petite question à notre distingué confrère. Pourquoi « *lui*-les-deux » plutôt que « *elle*-les-deux » ? — Les Formes de la pensée (Dr Pascal) ; Échos du monde théosophique (D.-A. Courmes) ; etc.

Dans la Revue scientifique et morale du Spiritisme, M. Gabriel Delanne commence la publication d'un travail qui s'annonce comme important et qui a pour titre : « Essais d'études positives sur les phénomènes spirites. » De l'Introduction nous citerons avec plaisir le passage suivant : « Actuellement, notre prétention ne saurait être d'apporter une lumière complète sur « ces manifestations qui touchent aux plus difficiles problèmes de la physique et de la physio- « logie... Mais ce que nous tenterons de réaliser dans ces articles, c'est d'établir que ces phéno- « mènes ne sont pas hors du cadre des données positives, qu'ils s'y rattachent par des liens qu'il « nous est possible de montrer, en un mot, qu'ils peuvent se concevoir lorsqu'on interprète les lois « naturelles dans leur sens philosophique, au lieu de se borner à les prendre au pied de la » lettre... » — Au N° 6 : Caractère positif de la philosophie spirite (Gabriel Delanne) ; Conférence de M. le Dr Baraduc ; etc.

Dans *Le Progrès Spirite* (paraissant 2 fois par mois), au cours des divers numéros : Les Morts sont vivants (A. Laurent de Faget) ; Prescience (Marius Decrespe) ; Les Doctrines de Swedenborg (Amédée H. Simonin) ; Du rôle des médiums dans les communications spirites (A. Laurent de Faget) ; Métaphysique (Valentin Tournier) ; Réponse à M. Simonin au sujet de la doctrine de Swedenborg (A. Allar) etc. ;

L'Initiation : L'Astral (Barlet) ; Les Gamahés (Dr Marc Haven) ; Psychologie indoue (Guymiot) ; Division du ciel en maisons astrologiques (Haatan) ; Le Tarot alchimique (Jollivet-Castelot) ; Esquisse du Tout universel de Jacob (Papus) ; etc.— Dans le numéro de Décembre nous citerons : Du Progrès dans l'humanité (Jacques Brieu) ; Sur la pensée (Guymiot) ; Au démiurge, poésie (Fabre des Essarts) ; etc.

N'oublions pas de rappeler que la belle Revue *L'Aube* continue de publier *Les Tablettes Isiaques*, de M. Jollivet-Castelot, d'une documentation très consciencieuse et d'un esprit des plus larges.— Au n° dernier, nous remarquons, en outre, une étude de M. Jollivet-Castelot sur « L'Ecole occultiste contemporaine » ; nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette pas de discuter certains points de cet article très substantiel. Mentionnons, d'autre part : Littérature et Science (Ch. Vignier) ; Notes de voyage (A. Hamon) ; etc.

Que nos autres confrères veuillent bien nous faire crédit jusqu'au mois prochain.

(*A suivre*).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ